

9753

SALLE GAGNON



BIBLIO-
THEQUE
DE LA VILLE DE
MONTREAL

MONTREAL
CITY
LIBRARY

KER

L. P. Sylvain,
Library of Parliament.

A Monsieur Raoul Renauld,
Me la mitting com.
Général de l'Armée,
H. 7 Avril 1906

LA PRISE DE QUÉBEC

ET

LA PERTE DU CANADA

D'APRÈS DES PUBLICATIONS RÉCENTES

PAR

RENÉ DE KERALLAIN

Extrait de la *Revue historique*,

Tome XC, année 1906.

(Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)

PARIS

1906



LA PRISE DE QUÉBEC

ET

LA PERTE DU CANADA

D'APRÈS DES PUBLICATIONS RÉCENTES

PAR

RENÉ DE KERALLAIN

Extrait de la *Revue historique*,

Tome XC, année 1906.

(Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)

PARIS

1906

1.00

27/2/40

8

6.D

BIBLIOTHÈQUE FAUTEUX

87028

LA PRISE DE QUÉBEC

ET LA PERTE DU CANADA

D'APRÈS DES PUBLICATIONS RÉCENTES¹.

Québec, la vieille forteresse de la Nouvelle-France, le sanctuaire des souvenirs canadiens, demeure le centre d'affection de la race française de l'autre côté de l'Atlantique. Les Canadiens ne se lassent pas d'en entendre l'histoire sous toutes les formes, en général et en détail, ville et paroisses d'alentour, maison par maison, pierre par

1. *The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham*, by A. G. Doughty, in collaboration with G. W. Parmelee. In six volumes with plans, portraits and views. Québec, Dussault et Proulx, 1901. T. I, xxx-280 p.; t. II, 317 p.; t. III, 340 p.; t. IV, 334 p.; t. V, 362 p.; t. VI, 346 p. — *Quebec under two Flags, A brief History of the City, from its Foundation until the Present Time*, by A. G. Doughty und N. E. Dionne, librarians of the Législature, Québec. Québec, the Quebec News Company, 1903, 1 vol. in-12, 424-LVI p. Il existe une édition française de ce livre intitulée *Québec sous les deux Drapeaux*. — *The Military Life of Field-Marshal George First Marquess Townshend, 1724-1807, who took part in the Battles of Dettingen, 1743; Fontenoy, 1745; Culloden, 1746; Laffeldt, 1747, and in the Capture of Quebec, 1759*, from Family Documents not hitherto published, by lieutenant-colonel C. V. F. Townshend, C. B., D. S. O., Royal Fusiliers, with plans and illustrations. Londres, Murray, 1901, 1 vol. in-8°, xii-340 p. — *The Fight for Canada, A naval and military Sketch from the History of the Great Imperial War*, by William Wood, major, 8th Royal Rifles, Canadian Militia; President, Literary and Historical Society of Quebec; Westminster, Constable, 1904, 1 vol. in-8°, xxi-363 p. — Nous n'avons pas besoin de rappeler ici le très important ouvrage de M. Richard Waddington sur *La Guerre de Sept Ans*, dont le troisième volume est consacré aux batailles de Minden, Kunersdorf et Québec. M. Waddington n'a pas connu l'ouvrage de M. Doughty; mais il a mis à contribution les documents qu'il a puisés directement dans les Archives des Colonies, le Record Office, les Papiers de Townshend et de Newcastle. A ce propos, ne se trouverait-il pas un historien pour découvrir le nom de l'espionne qui, sous le chiffre de « 101 », n'a cessé, pendant trente ans, 1730-1761, de renseigner Newcastle sur les affaires secrètes de France? (*Quarterly Rev.*, « Pitt and the Family Compact », octobre 1899, p. 346-347, 354).

pierre, famille par famille. Le palais épiscopal, le château Saint-Louis résidence des gouverneurs, les hospices ont eu déjà leurs historiographes¹; et prochainement on nous racontera les anciennes fortifications². Les romanciers s'en mêlent, jetant sur l'ensemble du tableau la magie de leur style et les couleurs nuancées de leur palette³. Évidemment, pour les Français de France, ce « petit monde d'autrefois » donne un peu la saveur d'une très petite ville, comme celle de La Bruyère, malgré ses ramifications à travers l'immensité d'un pays au milieu duquel le nôtre tout entier, renfermé dans ses limites naturelles de fleuves et de montagnes, ne serait qu'une chétive cité du moyen âge close de douves et de murailles. Nous n'avons plus autant de raisons que jadis pour prêter une complaisante attention aux choses canadiennes poussées à cette extrême minutie. Le Canada n'est plus pour nous ce qu'il était aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, ce que sont maintenant notre Afrique française et notre Indo-Chine, « un champ d'études tout nouveau à l'ethnographie et aux sciences naturelles », où l'on voyait « Louis XIV récompenser des savants en les envoyant passer quelques années dans la Nouvelle-France, comme l'on voit aujourd'hui la République française récompenser des artistes en les envoyant en Italie. Il y eut, pour ainsi parler, des *prix de Québec* pour la science, comme il y a de nos jours, et depuis assez longtemps, des *prix de Rome* pour les beaux-arts⁴ ». — Soit dit incidemment, notre École de Saïgon pour l'étude de l'Extrême-Orient, et dont les Canadiens ne connaissent peut-être pas l'existence, eût mieux répondu à cette comparaison que notre École de Rome. Mais, si nous éliminons les infiniment petits détails, les grandes pages de l'histoire canadienne ne nous laisseront jamais indifférents, pas plus que nous ne devons oublier l'héroïsme de nos explorateurs, de nos soldats d'Asie ou d'Afrique, si nous perdons un jour notre nouvel

1. Mgr H. Têtu, *Hist. du Palais épiscopal*. Québec, Pruneau et Kirouac, 1896, in-8°, 304 p. — Ern. Gagnon, *le Fort et le Château Saint-Louis*. Québec, Léger-Brousseau, 1895, in-12, 376 p.

2. A. G. Doughty, *the Citadel and the fortifications of Quebec*, with naval and military notes by Major William Wood, en préparation. — En attendant l'achèvement de ce livre, M. Doughty a publié en 1904 un élégant volume tiré à 75 exemplaires, *The Fortress of Quebec, 1608-1903*, in-8°, 126 p., avec photographures coloriées. — Rappelons seulement ici, pour mémoire, la Société Champlain, dont la *Revue historique* vient d'annoncer la naissance (janvier 1906, p. 239) et qui se propose de publier chaque année deux volumes dignes d'attirer l'attention des érudits autant que celle des bibliophiles.

3. Sir Gilbert Parker et C. G. Bryan, *Old Quebec, the Fortress of New-France*. Londres, Macmillan, 1903.

4. Gagnon, *le Fort et le Château Saint-Louis*, p. 24.

empire colonial. C'est à ce titre que, revenant sur un sujet déjà traité longuement ici même, nous présentons aux lecteurs de la *Revue* l'important ouvrage, en six volumes, de M. Arthur G. Doughty, aujourd'hui archiviste en chef du Canada, sur le siège de Québec.

Six volumes sur le siège de Québec qui n'a pas duré trois mois ! Beaucoup de gens ne pourront se défendre d'une certaine inquiétude devant cette façon débordante, en apparence, d'écrire l'histoire. Cependant, les proportions de ce livre, dédié au feld-maréchal Lord Roberts, dont le portrait figure en tête de l'ouvrage, ne dépassent point celles que l'on a maintenant l'habitude de consacrer aux choses militaires, témoin la formidable histoire officielle de la guerre de Sécession, qui déjà compte environ 130 livres en 70 volumes. Puis, nous venons de le dire, le Nouveau Monde, moins riche en souvenirs séculaires que l'Ancien, attache une énorme valeur aux incidents les plus minces de son passé. Or, ce n'est pas un événement de médiocre importance que ce mémorable siège, dont la triste conclusion pour la France a été le grand tournant de l'Histoire dans l'Amérique du Nord. « La conquête du Canada, importante par elle-même et qui a directement amené la révolte des colonies anglaises, est, sans contredit, le plus grave événement de l'Histoire d'Angleterre au XVIII^e siècle ; cependant, elle est singulièrement négligée de ceux qui veulent étudier cette histoire et qui s'imaginent, ce semble, que les querelles des princes allemands ou les campagnes du roi de Prusse sont d'un intérêt bien plus vif et plus immédiat. On cite le mot de Pitt, qui se proposait, disait-il, de conquérir l'Amérique en Allemagne ; et l'on ne s'aperçoit pas que, pour l'Angleterre tout au moins, l'origine, la cause, le but final de la guerre de Sept Ans étaient tout simplement l'Amérique ¹. » — Si les Anglais du XVIII^e et du XIX^e siècles se sont montrés aussi généralement indifférents pour la conquête du Canada, nous devrions, en bonne justice, excuser la France de n'avoir pas mieux compris, sur le moment même, toute la perte que lui infligeaient les armes anglaises et que l'on reproche aujourd'hui si amèrement au gouvernement d'alors, qui, néanmoins, s'en rendait mieux compte, sans pouvoir vaincre les circonstances ni se concilier ici l'opinion. Il devait y avoir une part de vérité dans la phrase de Choiseul à d'Ossun, en 1760 : « Nous avons un besoin essentiel de cette paix proposée, plus encore par le dégoût de la nation que pour les besoins réels du royaume ² ».

1. *Edinburgh Rev.*, juillet 1903, p. 134 ; article consacré à l'ouvrage de M. Doughty.

2. Ed. de Barthélemy, *le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre* (*Rev. des Quest. hist.*, avril 1888, p. 429).

Mais, pour ceux qui savent et comprennent, l'ouvrage de M. Doughty a ranimé les regrets et les discussions sur ce qui fût advenu si la fortune nous eût été moins ennemie en 1759. Il se peut que les Anglais fussent parvenus à conquérir le Canada l'année suivante, ou avant la fin de la guerre, à force de persévérance, lors même que Wolfe eût échoué dans sa tentative audacieuse de l'Anse-au-Foulon. Mais qui oserait imaginer ce qu'eût été la magnifique retraite de l'armée française que Montcalm se proposait d'opérer en ce cas sur la Louisiane? Et qui sait si les destinées de cette colonie n'eussent pas été changées par l'importance qu'elle eût prise du coup aux yeux du public? — Rien ne prouve, au surplus, que la situation, fort compromise, fût irrémédiablement perdue. Les critiques du présent ouvrage n'ont pas manqué de rappeler ici que la victoire de Montcalm n'eût pas empêché la reprise des hostilités en 1760; que la flotte anglaise demeurait maîtresse de la mer²; que le général Amherst avait encore sous ses ordres 16,000 hommes, force supérieure à toutes celles du Canada réunies; qu'enfin les colonies de la Nouvelle-Angleterre avaient juré de détruire leur voisine française, dont les coureurs de bois et les sauvages étaient devenus pour elles un épouvantable fléau. Cet aperçu représente parfaitement l'un des côtés de la question. — Mais il ne faut pas oublier que Montcalm était homme à jouer encore une ou deux parties de ce genre et à les gagner; que les Anglais d'Angleterre, sauf Pitt, ne tenant aucunement à la conquête du Canada, la considérèrent, une fois vainqueurs, comme une fâcheuse aubaine, sentiment dont Walter Scott nous a conservé le curieux souvenir dans *Redgauntlet*³; que le crédit de

1. Sur l'abandon de la Louisiane à cette époque et la négligence du gouvernement, cf. Villiers du Terrage, *Les Dernières Années de la Louisiane française*, Paris, Guilmoto, [1904]: « Souvent la colonie restait plus d'un an sans dépêche de France, et, en 1763, les promotions d'officiers demandées en 1752 n'étaient point encore arrivées! » (p. II). — On peut croire que la descente de Montcalm et de son armée par le Mississipi eût attiré tous les yeux, et que l'opinion eût moins facilement accepté le sacrifice d'une colonie à laquelle Voltaire lui-même attachait alors une haute importance; d'autant plus que le gouverneur Kerlerec travaillait à détacher la nation puissante des Cherakis de l'alliance britannique et à les tourner contre l'Anglais.

2. M. Decelles, *la Presse*, de Montréal, 10 mai 1902.

3. Ch. XIX. — A ceux qui incriminent encore la fameuse boutade de Voltaire contre les « quelques arpents de neige » du Canada, sur laquelle on a si longuement discuté naguère, pour ne rien dire, à l'Académie des sciences morales et politiques (*Comptes-rendus*, 1900, I, p. 266, 412-419), nous nous permettrons de recommander la lettre de Carleton à Lord Shelburne, du 25 novembre 1767 (Douglas Brymner, *Rapport sur les Archives canadiennes*, 1888, p. 31-32): « Les Européens qui immigreront ne préféreront jamais les longs hivers inhospita-

l'Angleterre était au plus bas; que Pitt, par suite du prochain changement de règne, allait tomber du pouvoir et que la diplomatie de Choiseul avait alors d'excellentes chances de nous garder la colonie, quoique lui-même eût préféré, non sans de bonnes raisons apparentes, voir la France renoncer à ses possessions d'Outre-Atlantique, si difficiles à défendre, si assurées d'être conquises par l'ennemi dans la suite des temps, pour s'agrandir simplement en Europe et s'annexer la Flandre autrichienne ou les pays rhénans. — Ce second aspect du problème avait été d'avance fort bien défendu par M. Hector Fabre, commissaire général du Canada, dans un discours d'une justesse admirable sur le rôle de la France en Amérique, à l'occasion des fêtes de Champlain célébrées en juillet 1893 à la Rochelle¹. Chacun conclura suivant son inclination naturelle. En tout cas, dans cette aventure très risquée, Wolfe, personnellement, n'avait pas grand espoir de réussir².

La *Revue d'Édimbourg* prétend aussi que l'on ne fait pas assez attention au voyage de Bougainville en France durant l'hiver de 1758-1759; que ce dernier présenta la situation sous des couleurs très atténuées; que, si l'on en croit une anecdote célèbre, mais qui semble apocryphe d'après son journal même, il aurait indisposé le ministre Berryer par l'impertinence de ses réponses³; qu'enfin sa

taliers aux climats plus doux et au sol plus fertile des provinces du sud appartenant à Sa Majesté... Pour faire le commerce ici, il faut observer une stricte frugalité à laquelle ils [les Anglais] ne veulent pas se soumettre, n'y étant pas habitués... Ce rigoureux climat et la pauvreté du pays découragent tout autre que les indigènes. » Ainsi pensaient Murray, le prédécesseur de Carleton, et son successeur Haldimand. Bref, les trois premiers gouverneurs du Canada professaient un égal dédain pour la valeur de cette conquête. Même à la Nouvelle-Angleterre, le gouvernement anglais n'encourageait pas l'immigration; et ce fut un des griefs énoncés dans la Déclaration d'Indépendance (Boutmy, *Études de Droit constitutionnel*, p. 202). — « Down to the time of the American Revolution War, colonial politics were simply a foot-note to those of Europe, so far as the larger world was concerned; yet even so great a writer as Parkman half forgot this, and was content with a merely superficial knowledge of European issues » (Wrong et Langton, *Rev. of hist. Publ. relat. to Canada*, III, 5).

1. *Les Fêtes de Samuel de Champlain*, 1^{er}-3 juillet 1893; publication de la Soc. des Arch. hist. de la Saintonge et de l'Aunis, p. 44-50. — Il serait à désirer que ce petit discours fût inséré dans les livres scolaires, où il remplacerait avec avantage tant de phrases pompeuses et colériques sur la perte du Canada. Nous ne croyons pas que l'on puisse offrir une idée plus délicate de l'occupation française, sous l'Ancien Régime, dans l'Amérique du Nord.

2. Doughty, II, 28-35.

3. « Il était justement », dit-elle, « un peu trop malin, just a little bit too clever » (p. 143).

proposition d'expédier un corps de troupes en Virginie, pour prendre les Anglais à revers, était enfantine, puisque l'entreprise dépendait du bon plaisir de la flotte anglaise, qui ne l'eût assurément point laissé passer. — Je ne sais où la *Revue d'Édimbourg* a pris que Bougainville avait embelli ou dissimulé la situation du Canada; point dans les documents publiés, à coup sûr, ni dans sa correspondance inédite avec Montcalm pendant sa mission¹. Les Canadiens lui reprochent, au contraire, de l'avoir assombri; et la meilleure preuve de ses sentiments affichés à cet égard, dès avant son départ pour la France, est que Vaudreuil avait secrètement conjuré le ministre de n'ajouter aucune créance à ses représentations pessimistes. — Quant à Berryer, Bougainville ne risquait pas de l'indisposer, puisque sa réplique impertinente venait précisément de ce que le ministre refusait de rien faire. Les notes de Bougainville confirment en termes exprès l'entretien; il rapporte le propos de Berryer; s'il n'y ajoute pas sa réponse, c'est qu'il écrit pour lui-même, outre que les convenances n'admettraient pas qu'on se fit valoir en notant pour la postérité ses propres traits d'esprit. — Finalement, son projet n'était point si ridicule : d'abord, parce que la France s'occupait à ce moment précis de former une ligue des neutres, surtout des marines hollandaise et danoise, pour opérer une diversion en notre faveur²; ensuite, parce que la France exécuta ce même projet, si l'on peut dire, par une expédition de ce genre, vingt ans plus tard, sans consulter le bon plaisir de la flotte anglaise, et dans des conditions presque identiques : les colons ayant, en 1778, besoin de la France pour se débarrasser des Anglais, autant qu'elle avait, en 1758, besoin d'une partie des colons pour se venger de l'Angleterre, — ce que les historiens anglo-saxons, des deux côtés de l'Atlantique, ne se soucient pas de trop mettre en relief³. — Les idées du com-

1. Les documents cités par M. Waddington, p. 254 et 260, nous semblent traduire fort exactement son opinion. La France, ne pouvant rétablir l'équilibre dans l'Amérique du Nord, devait chercher surtout à gagner du temps : « Il me paraît donc que la cour doit traiter aujourd'hui le Canada comme un malade qu'on soutient avec des cordiaux, c'est-à-dire n'y envoyer que l'absolu nécessaire à une défense plus longue. » La partie finale, militaire ou diplomatique, devait se livrer ailleurs. C'est la thèse que soutiennent maintenant beaucoup de bons esprits en Angleterre et au Canada.

2. Voir les articles de notre collaborateur M. Alfred Bourguet, *Rev. hist.*, juillet 1902, mai 1903.

3. « Les Américains, qui, livrés à eux-mêmes, n'ont jamais remporté qu'un succès d'importance, la reddition de l'armée anglaise à Saratoga, n'ont assez naturellement aucun souci d'insister sur les opérations navales, décisives et pressantes, dont les Français furent les seuls auteurs durant l'été de 1781. C'est ainsi que les Italiens d'aujourd'hui ont obtenu leur unité des mains de cette

mandant Mahan, qui ne sont d'ailleurs pas aussi neuves qu'on le suppose¹ et qu'il faut savoir interpréter, enseignent que la marine la plus forte, la mieux manœuvrée, doit toujours avoir le dernier mot, mais non pas interdire un coup d'audace; de même que, dans une maison de jeu, le banquier doit toujours, mathématiquement, finir par ruiner les joueurs, mais non pas empêcher un ponte de faire sauter la banque de temps à autre. S'il n'en était ainsi, l'Angleterre pourrait, un jour, se trouver contrainte de désarmer devant les États-Unis, dont la flotte, devenue sûrement plus forte que la sienne, l'empêcherait de secourir ses colonies; tandis qu'elle peut toujours garder au moins l'espoir de jouer à la marine américaine quelques-uns des tours formidables que joua le capitaine Semmes aux navires fédéraux, avant de voir son *Alabama* couler à Cherbourg sous les coups du *Kearsage*².

M. Doughty ne s'attarde pas à cette histoire hypothétique, dont il nous a cependant fourni quelques éléments. Son livre, qui, d'ailleurs, perd de son apparence cyclopéenne aussitôt qu'on l'aborde, est une sorte de panorama de la guerre vue des hauteurs d'Abraham, où doit se jouer la scène décisive et d'où les objets se dessinent sous des proportions d'autant plus fortes, avec un relief d'autant plus accusé, qu'ils se rapprochent du spectateur. Le premier volume nous donne une esquisse biographique de Wolfe, due à la plume de M. Parmelee, et une biographie toute semblable de Montcalm, par l'honorable Thomas Chapais, jusqu'à l'automne de 1758, c'est-à-dire jusqu'aux préparatifs du grand duel qui allait s'engager entre les deux généraux. Le récit de M. Chapais, Canadien français, a mérité l'éloge des Anglo-

même nation, qui avait déjà chassé les Anglais des colonies américaines, et que cependant le nouveau peuple ne garde qu'une froide gratitude pour son ami et son sauveur... » (Reich, *Foundations of Modern Europe*. Londres, George Bell, 1904, p. 2-3). L'auteur de ce livre, — recueil de conférences faites à l'Université de Londres, — qui a vécu aux États-Unis et qui reconnaît d'ailleurs que « l'indépendance du cœur » est une condition nécessaire de l'indépendance politique pour les États, ajoute que « pas un Anglais ou un Américain sur dix mille ne connaît le nom de la bataille du Cap Henry [la victoire navale de Grasse à la Chesapeake]. On ne raconte jamais des détails de cette victoire écrasante; et, dans les livres sur la Guerre d'Amérique, jamais on ne lui donne son vrai nom, jamais on ne la présente sous son vrai jour » (p. 23-24). Cette attitude candide confirme le mot de l'impératrice Eugénie : « Ne pensez-vous pas que le métier de rédempteur soit un métier de sot? »

1. *Edinburgh Rev.*, juillet 1901, p. 11. — Lacour-Gayet, *la Marine sous Louis XV*, p. 2-5.

2. Les circonstances présentes de l'équilibre européen amènent les Anglais à mieux comprendre que l'utilité d'une flotte supérieure a ses limites. (Cf. *Quarterly Rev.*, « The Price of Peace », octobre 1905.)

Canadiens pour la façon magistrale dont l'auteur possède la langue anglaise. Le second volume est consacré aux préparatifs de la rencontre et au récit du siège jusqu'à la veille du 13 septembre. Le troisième volume, écrit avec la collaboration de M. E. T. D. Chambers, raconte cette journée fameuse et la chute de la ville, en discutant les témoignages contradictoires. Les trois derniers volumes sont remplis de documents rares ou inédits et se terminent par une bibliographie copieuse (t. VI, p. 449-313). Ici encore, nous ne saurions *a priori* blâmer l'auteur de nous avoir fait large mesure. On ne se restreint pas plus dans la publication des textes, lorsqu'on se heurte à des ignorances volontaires, à d'incurables partis pris, que dans l'expansion coloniale, lorsqu'on trouve en face de soi des peuplades sauvages ou barbares. Or, de ces entêtements par système, nous avons eu, malheureusement, trop d'exemples dans l'histoire canadienne; et, comme on le verra plus loin, ce livre même leur fournit une éclatante occasion de se trahir sans scrupules.

C'est que la dernière guerre française du Canada reste, en effet, pour les Canadiens un objet de discussion où les passions politiques se donnent carrière, presque aussi vives qu'en France autour de la prise de la Bastille. Certains Anglais, d'une part, avec leur amour-propre national et religieux dont nous avons montré précédemment l'ardeur peu réfléchie à l'encontre des Franco-Canadiens¹, ont adopté comme dernier mot l'ouvrage de Parkman, qu'ils trouvent déjà trop indulgent pour la France et ses ambitions. Cependant, Parkman ne prétendait pas pour son œuvre à l'infailibilité qu'on lui accorde; il se proposait de la retoucher consciencieusement avant de la regarder comme définitive dans la mesure de ses forces². D'autre part, certains Canadiens français ont décidément adopté les conclusions dont

1. *Rev. hist.*, sept. 1903, p. 173-176.

2. Lorsque parut son *Montcalm et Wolfe*, en 1884, il accorda très volontiers la permission de le traduire, de l'annoter et même de le rectifier, — si on le jugeait à propos, — à la seule condition, que n'avait pas observée le traducteur des précédents volumes, de rendre d'abord le texte intégralement. Mais il ajouta qu'il n'était pas pressé de voir paraître l'édition française, parce que déjà sans doute il songeait à refondre son œuvre en entier. Pour divers motifs, on a renoncé à imprimer cette traduction. Toutefois, il est assez piquant de constater que la valeur et l'impartialité relative de l'historien s'imposent même aux Canadiens français qui ont témoigné le plus de méfiance à son égard. L'abbé Casgrain, après l'avoir violemment attaqué, finit par lui rendre quelque justice et même invoque ses livres pour combattre les jésuites, dont Parkman a écrit l'histoire canadienne avec modération : « Ses savants ouvrages font autorité... Pour un lecteur qu'ont les historiens Garneau, Ferland et autres, M. Parkman en a cent » (*les Sulpiciens et les Prêtres des Missions étrangères*. Québec, Pruneau et Kirouac, 1897, p. 144).

l'abbé Casgrain est l'interprète, et, pour eux, son livre donne aussi le dernier mot. Leurs sentiments sont complexes à l'égard de la France. On y retrouverait ce fond d'antipathie que les coloniaux, presque toujours, éprouvent contre les métropolitains; puis, en leur double qualité de catholiques et de Canadiens fervents, une répulsion instinctive contre le règne de Louis XV, où Voltaire, qui n'avait pourtant aucune influence à la cour, prêchait l'abandon du Canada, et où la marquise de Pompadour, dont on a prodigieusement exagéré les dépenses, aurait ruiné les finances, qui, sans elle, eussent permis de secourir à temps la colonie¹. Joignez, comme nous l'avons dit ici même, le ralliement précipité que le clergé canadien avait cru devoir, par opportunisme, opérer sans réserve du côté de l'Angleterre, de sorte que, pour s'excuser, ainsi qu'en un divorce suivi de remariage, on s'efforce de mettre le plus de torts possible à la charge de l'autre conjoint². Voilà comment les dissentiments de Montcalm

1. Nous ne voyons pas que les Canadiens aient tenu le moindre compte de l'étude du duc de Broglie sur *Voltaire, avant et pendant la Guerre de Sept ans*; et nous sommes assurés d'avance qu'ils ne tiendront pas compte davantage de l'histoire de M^{me} de Pompadour que vient de publier M. de Nolhac, où l'on verra combien le bruit public a exagéré les dépenses de la favorite aux frais de l'État (*Louis XV et M^{me} de Pompadour*. Paris, Goupil, 1903, p. 133; Calmann Lévy, p. 268). Tous les comptes de M^{me} de Pompadour seraient à révérier. Mais, si, médiocrement dotée par le Roi, qui était fort parcimonieux, elle a dû participer à des opérations financières sous le couvert d'amitiés fructueuses, nous ne pensons pas qu'elle fût complice des pilleries de Bigot et de son groupe au Canada, comme le suppose M. Doughty (II, 44). Elle eût, en ce cas, poussé de toutes ses forces à la défense de la colonie, dont l'intendant demeura jusqu'au bout l'énergique partisan, sans cesser d'ailleurs ses rapines.

2. *Rev. hist.*, sept. 1903, p. 173-175. — Plus d'un Canadien partage sans doute au fond le sentiment de l'abbé Casgrain, que le départ des Français fut un avantage moral pour la colonie, témoin « l'étonnante vitalité et l'indomptable énergie que déployèrent les Canadiens dès l'ouverture du règne suivant. L'ouragan avait passé, renversant, enlevant tout ce qui n'était pas fortement enraciné au sol. Il ne resta que les jeunes et vaillantes tiges, qui reprirent une nouvelle vigueur sous un soleil nouveau » (*Montcalm et Lévis*, I, 324). Et ces éléments malsains emportés par la tourmente furent probablement, d'après lui, l'ancienne noblesse, « la plupart des familles possédant encore quelques biens, surtout parmi la noblesse », s'étant préparées à « rentrer en France en même temps que les officiers civils et l'armée » (II, 412). — Malheureusement, l'auteur oublie que Mgr de Pontbriand, dans son mandement d'avril 1759, attribuait les infortunes du pays au débordement de pillerie universelle : « Cette année nous paraît à tous égards la plus triste et la plus déplorable, parce que, en effet, vous êtes plus criminels. Avait-on jamais entendu parler de tant de rapines honteuses?... Dans tous les états [c'est-à-dire dans tous les rangs], la contagion est presque générale » (II, 33). Il est vrai que l'abbé Casgrain imprime « dans tous les États », ce qui signifierait apparemment que le

et de Vaudreuil deviennent une question de patriotisme local; comment Vaudreuil et Montcalm personnifient des passions et des intérêts traditionnels, qu'un siècle écoulé depuis leur mort n'a fait que séparer plus profondément; comment M. Doughty, dans ses premières recherches, s'est heurté à des convictions têtues, jugeant sa tâche inutile et le renvoyant de Caïphe à Pilate, de Parkman à l'abbé Casgrain.

L'origine de l'ouvrage dont nous parlons, et qui, tiré d'ailleurs à petit nombre (525 exemplaires), ne se rencontrera guère en France hors de nos grandes bibliothèques, est assez curieuse. Les Dames Ursulines de Québec possédaient auprès de la ville, sur les bords du Saint-Laurent, depuis la fin du XVIII^e siècle, un terrain connu sous le nom de *Champ de courses*. Depuis un siècle aussi, le gouvernement de la province en était locataire, et, comme le bail devait expirer en 1900, les Ursulines annonçaient l'intention de revendre ce terrain au détail, afin d'y laisser construire un nouveau quartier. Or, ce lieu passait traditionnellement pour l'endroit où s'était livrée la bataille, — on devrait dire plutôt l'escarmouche¹, — du 13 septembre 1759. La menace de cette spéculation sacrilège souleva d'un bond les protestations des archéologues et des patriotes. M. Doughty, à cette époque l'un des bibliothécaires de la Législature provinciale, voulut alors rechercher s'il n'y avait pas erreur en cette attribution légendaire, et, dans un premier mémoire fortement appuyé de plans et de citations, qui parut dans les *Transactions de la Société royale du Canada*², il soutint que la bataille ne s'était pas livrée sur le terrain consacré par la tradition, que domine au nord le monument de Wolfe, mais

ciel punissait les Canadiens pour les méfaits du roi de Prusse. Pourtant, lorsque, l'année suivante, Bigot, exaspéré des vols qui se commettaient journellement dans les transports, enjoignait de vérifier les ballots et protestait qu'il ferait pendre les voleurs sans rémission, — « je tiendrai parole à ceux qui se mettront dans le cas » (lettre inédite, 2 mai 1760), — on pense bien qu'il ne s'agissait que du simple peuple. Quoi qu'il en soit, la plupart des gentilshommes restèrent ou bientôt rentrèrent au Canada; mais il se peut que plusieurs de ces familles se soient éteintes rapidement, — ce qui fait croire à leur émigration; — car elles étaient beaucoup moins prolifiques que le reste du peuple. Dans le tableau de la noblesse canadienne dressé pour le roi Georges, en 1767, la moyenne des enfants n'est que 2,8 par ménage, pour ceux dont on nous donne les chiffres (Brymner, *Rapport*, 1888, p. 33-35).

1. Le 13 septembre 1759, un capitaine de transport anglais, qui se trouvait sur le fleuve, tira sa montre au début de l'action et la tint en main pendant la fusillade, qui ne dura pas plus de dix minutes (Doughty, III, 207).

2. *The Probable Site of the Battle of the Plains of Abraham*, sect. II, 1899, p. 359-421. Tirage à part, chez Hope and Sons, Ottawa.

beaucoup plus haut, en s'éloignant de la côte et en se rapprochant de la route de Sainte-Foye. Ce mémoire audacieux fit quelque tapage. M. P. B. Casgrain essaya d'y répondre, par un autre mémoire, dans les *Transactions de la Société historique de Québec*¹. Du reste, M. Doughty obtint gain de cause; le gouvernement de Québec ne racheta le *Champ de courses* aux Dames Ursulines que pour y créer un jardin public, à cause de sa situation pittoresque, et sans lui reconnaître son ancien caractère historique². Mais M. Doughty avait pris goût à la recherche; d'autres erreurs lui étaient apparues dans le récit courant des faits. Il entreprit de récrire l'histoire du siège et se mit à poursuivre les documents rares ou inédits avec cette ténacité merveilleuse de l'Anglo-Américain, qui ne recule ni devant la fatigue ni devant la dépense. Quand on saura qu'il est parvenu à faire sortir des pièces introuvables jusque de la bibliothèque privée du Tsar, on se rendra compte de l'étendue de ses fouilles et l'on comprendra comment l'histoire est en train de devenir, suivant la juste remarque d'un écrivain d'Outre-Atlantique, M. W. D. Howells, en même temps que l'un des sports les plus animés, les plus attachants, « la province la plus chère de la littérature ». L'auteur a réuni de la sorte, sans parler du reste, vingt-trois journaux différents du siège et dix-sept plans de la bataille d'Abraham, dont sept manuscrits. S'il ne pouvait reproduire tous ses documents, — il eût doublé, de ce chef, ses trois volumes d'appendices³, — du moins en devait-il con-

1. Le mémoire de M. Casgrain est analysé dans la *Review of hist. Publications relating to Canada*, publiée par l'Université de Toronto (V, p. 115-116); mais non pas le mémoire antérieur de M. Doughty, ce qui témoigne que cette revue n'est pas aussi complète qu'on pourrait le souhaiter. Le lecteur qui ne tient qu'à connaître le résultat de cette polémique peut consulter simplement le plan inséré à la fin du volume, *Québec sous les deux Drapeaux*; on y voit que la rencontre des deux armées eut lieu sur l'emplacement actuel de Salisbury Street, entre Claire-Fontaine et Cartier-Avenue. — Un nouveau mémoire de M. Casgrain sur le terrain de la bataille et sur *le Siège de Québec* a paru en 1904 dans les *Transactions de la Société royale du Canada*; mais nous ne l'avons pas sous les yeux.

2. L'erreur remonterait à la publication du livre de Hawkins, *Pictures of Quebec, with Historical Recollections*, 1834. Mais, en 1790, lorsque le vrai terrain de la bataille fut morcelé, puis mis en vente, aucune confusion n'existait encore dans les esprits et les patriotes avaient déjà fait entendre des protestations indignées. On n'en doit pas moins retenir ce trait comme une preuve de la facilité déconcertante avec laquelle se déforme l'histoire, s'oblitérent les souvenirs et se crée la légende.

3. L'auteur a, cependant, assez inutilement reproduit le journal de Joannès déjà publié dans le *Canada* de Dussieux, et qui, paraît-il, n'est pas très connu des Canadiens. On peut également lui reprocher d'avoir, pour montrer la cruauté des sauvages, réimprimé, non pas même en appendice, mais dans le

denser l'essentiel dans un tableau d'ensemble. C'est à quoi répondent surtout les tomes II et III de cet important ouvrage.

Est-ce à dire que le premier volume soit inutile? Nous ne le croyons pas. On a prétendu que les deux biographies de Wolfe et de Montcalm y « sont trop développées pour une simple introduction au récit du siège; et si, d'autre part, on les veut regarder comme indépendantes et complètes, elles manquent un peu trop de la vivacité pittoresque qui convient à des portraits¹ ». Tel n'est pas notre avis. Ce sont plutôt des études morales où se trouve réuni tout ce qui peut éclairer le caractère de deux hommes chez qui, justement, le caractère a été le meilleur appui du talent militaire. Leur carrière est tout entière un exemple qu'on ne saurait trop méditer; nous ne cesserons de souhaiter qu'une bonne édition des lettres de Wolfe, sous un petit format, et une édition semblable des lettres de Montcalm soient mises à la disposition des officiers, dans les bibliothèques régimentaires, des deux côtés de la Manche. On imaginerait difficilement en ce genre de meilleurs *pocket-books*². La *Revue d'Édimbourg*, plus généralement, estime que l'on a tort de vouloir classer Wolfe et Montcalm au nombre des grands généraux; ils ont eu l'heureuse fortune de commander en des circonstances critiques où de graves intérêts entraient en jeu; mais l'occasion leur a manqué de montrer ce dont ils eussent été capables sur un plus vaste théâtre, s'ils étaient positivement doués de talents stratégiques³. Ici encore, nous pensons que le public ne s'égare pas quand il voit en eux des chefs possédant, outre l'héroïsme et le dévouement à leur tâche, tous les dons de commandement, de sagesse, de prévoyance, qui font l'officier modèle⁴ et même le vrai général, sinon le grand homme de guerre.

texte, la déposition du P. Regnaud, sur le martyre des PP. Brébeuf et Lallemand, qui figure déjà dans le Rapport de Douglas Brymner sur les archives canadiennes pour 1884. Enfin, la prétendue lettre de Montcalm au président Molé (II, 281-287) est si manifestement apocryphe qu'il eût mieux valu la supprimer: jamais Montcalm, ni aucun officier français, soit dit en passant, n'a employé l'expression « l'ancienne Angleterre » au lieu de la « vieille Angleterre » pour traduire les mots *Old England*.

1. Le *Times*, suppl. littéraire, 1903, p. 39.

2. Il est assez curieux, par exemple, de voir Wolfe, qui est un esprit positif, plein d'énergie professionnelle, donner le pas à l'éducation classique sur l'éducation mathématique pour la formation du militaire. Notons, à ce propos, que M. Parmelee regarde à tort comme exagérées les appréciations de Wolfe sur les gens d'Écosse, prédicants, hobereaux et bourgeois (p. 33-44, 55-56); elles sont au contraire confirmées par l'excellent ouvrage de Grey Graham, qui cite Wolfe parmi ses autorités (*Social Life in Scotland, in the Eighteenth Century*. Londres, Adam et Charles Black, 1899).

3. P. 154-155.

4. C'est ainsi que les deux figures de Lord Howe et du comte de Gisors,

A l'égard de Montcalm, d'ailleurs, la mission de M. Chapais était assez délicate. Grâce à la légende qui s'est formée chez les Canadiens français en faveur de Lévis et de Vaudreuil, Montcalm est aujourd'hui, sur les bords du Saint-Laurent, l'objet d'une sorte d'antipathie déguisée maussadement sous un mince respect pour la gloire que nous lui accordons en France et qui finirait même par lui être refusée jusque chez nous, si l'on ne prenait soin de rétablir les faits dans leur vraie mesure. Déjà, les critiques au jour le jour commençaient d'accepter ces inventions, auxquelles ils ajoutaient une foi complaisante, parce qu'elles venaient du pays où les événements s'étaient déroulés et dont les historiens devaient avoir, ce semble, une meilleure connaissance du sujet¹. Il était grand temps de mettre ordre à ce désarroi d'esprit. M. Chapais, avec un effort méritoire, nous a donné la note à peu près juste. On peut épiloguer sans trêve sur le rôle respectif des Canadiens et des Français dans la prise de Chouagen pour savoir qui en méritait le mieux l'honneur; discuter si Montcalm aurait dû prendre le rôle d'Alceste plutôt que l'apparence de Philinte devant les scandales dont il était couramment le témoin, — et c'est un détail où M. Chapais s'exprime avec mesure et bon sens²; — mais, sur le fond de son caractère ou l'ensemble de sa carrière, aucun doute ne saurait désormais subsister. Les documents, qu'une fausseté systématique oblige de mettre au jour, jusqu'au dernier chiffon de papier traduisant la pensée du général, tournent à la confusion des malveillants. L'essentiel est aujourd'hui connu; tout porte à croire que les révélations nouvelles, s'il en doit survenir d'importantes, — ce qui n'est guère probable, — ne changeront rien au jugement déjà rendu de « l'impartiale postérité ».

Et cependant la *Revue d'Édimbourg*, avec un évident parti pris, continue de dénoncer Montcalm à propos de la déplorable affaire du fort Guillaume-Henry : « Voici bien des années que cette horrible histoire a été gravée en traits de feu dans notre esprit par la version

quoique insignifiantes dans l'histoire générale, tiennent une juste petite place dans les souvenirs de la Guerre de Sept ans.

1. Cf. Jalliffier, *Journal des Débats*, 16 septembre 1898; Froidevaux, *Bulletin critique*, 25 janvier 1901. Ce dernier plaint même, à propos du *Montcalm et Lévis* de l'abbé Casgrain, « les critiques de profession qui, malgré leur attention, ne peuvent mordre nulle part et n'ont pas la possibilité de relever même la plus petite erreur! »

2. P. 217, 219, 220-223. — Voir aussi p. 206 : « En un mot, si Montcalm n'aimait pas les Canadiens, ce dont quelques historiens l'ont accusé non sans raison, ses sentiments se traduisent dans sa conversation et dans ses lettres plutôt que dans ses actes. Sa générosité, son élévation d'esprit naturelles avaient assez de force pour contrebalancer chez lui l'effet du préjugé. »

qu'on en donne dans *le Dernier des Mohicans*; et, si exagérée qu'elle y soit, nous osons dire qu'elle s'y rapproche davantage de la vérité morale que tous les palliatifs qu'on nous en offre aujourd'hui... Il n'y eut point de surprise, rien d'imprévu, rien d'inattendu. Même avant la capitulation, Montcalm avait compris le danger et s'était efforcé de le prévenir à force de palabres et d'éloquence. S'apercevant de leur inutilité, comme il put le constater dès la soirée du 9, son devoir manifeste était de donner aux Anglais des munitions, — ils avaient leurs mousquets, — et de faire cause commune avec eux et ses propres troupes contre ses alliés trahisseurs et sanguinaires. Sa négligence à cet égard, ou de toute autre façon pour protéger la vie de gens qui lui avaient donné leur parole, laisse une tache sur sa mémoire que ni une mort glorieuse ni l'enthousiasme des admirateurs du *xx^e* siècle ne peuvent effacer. » — Comme la *Revue* renvoie ses lecteurs à Parkman, dont le récit nous paraît autrement approcher de la vérité que les imaginations de Cooper, et sur lequel nous nous sommes expliqué suffisamment ici, nous ne recommencerons pas la discussion¹. Disons simplement que, pour s'en prendre à Montcalm au point de vue moral, il faudrait prouver qu'il y eût de sa part connivence tacite ou expresse. Tout ce que l'on sait de lui proteste contre un pareil soupçon. Il ne pouvait prévoir l'attitude des Canadiens en cette affaire; et les précautions qu'on lui reproche maintenant, après coup, d'avoir négligées, il est probable que les critiques, à sa place, ne les eussent point prises

1. Parkman semble avoir bien vu que, s'il y eut inertie coupable, elle était à la charge des Canadiens; les dépositions anglaises qu'il imprime sont plutôt explicites en ce sens, d'autant qu'il pouvait y avoir, pour un soldat anglais, quelque confusion dans les uniformes. L'auteur américain suit assez exactement le journal de Bougainville; encore n'avait-il pas sous les yeux la correspondance de ce dernier, qui appuyait et confirmait son journal. « Il n'est pas nécessaire de supposer que les documents français aient été délibérément falsifiés », dit la *Revue d'Édimbourg*, « mais il ne serait pas dans la nature humaine qu'ils n'aient adouci la chose autant que possible » (p. 139). — La falsification de notes personnelles, écrites sous l'indignation du moment, qui ne devaient point être produites directement au grand jour, et dont on peut se procurer maintenant la photographie, serait une hypothèse, en effet, assez inutile. C'est le cas de n'être pas *a bit too clever*. — Mais il est curieux que la *Revue d'Édimbourg* n'ait jamais eu une idée très nette de l'*onus probandi* à l'égard de Montcalm. En octobre 1884, elle empruntait aux *Souvenirs* de la famille Merivale une anecdote injurieuse et apocryphe contre sa mémoire, l'accusant d'un crime qu'il aurait commis en Angleterre. On fit observer à la *Revue* qu'il n'avait jamais mis le pied sur le sol anglais; à quoi elle répondit qu'elle rectifierait volontiers si on lui démontrait qu'il n'avait jamais traversé la Manche. Il fallut lui rappeler qu'en bonne logique un fait négatif ne se démontre pas; et la rectification parut dans le numéro suivant.

davantage. La *Revue* ne s'aperçoit, d'ailleurs, pas du tort qu'elle fait à sa thèse. « Les Anglais gardaient leur mousquet » et probablement leur baïonnette; il y avait moins de 4,800 Indiens à l'armée française¹. « Et l'on comprendra avec peine comment 2,300 hommes armés se sont laissés déshabiller par des sauvages qui n'étaient armés que de lances et de casse-tête, sans qu'ils aient fait seulement mine de se mettre en défense. Et, sans le secours qu'ils ont reçu des officiers français, ils auraient tous été tués². » — Ont-ils été sauvés, en effet, par leur propre résistance? C'est donc qu'ils pouvaient se défendre; pourquoi ne l'ont-ils point fait plus tôt? — Ou par l'intervention des officiers français? Donc, l'accusation contre Montcalm et ses officiers devient manifestement calomnieuse. Même en faisant la part du premier affolement des deux côtés, il me semble que cette simple remarque remet les choses au point. Mais il est de certains détails d'histoire politique ou nationale sur lesquels les peuples ont leur siège fait d'avance et n'accepteront jamais une objection sincère. Pour les Anglais, Montcalm au fort Guillaume-Henry; pour les Français, Nelson à Naples et Napoléon à Sainte-Hélène en seront toujours des exemples topiques.

Il est une question plus grave pour la mémoire de Montcalm et sur laquelle les historiens non prévenus seraient plus facilement induits en erreur. Je veux parler du journal publié, ou plutôt imprimé sous son nom, par l'abbé Casgrain, avec l'habituelle négligence de cet auteur, parmi les derniers volumes de la collection Lévis³. Ce journal, qui témoignerait de sentiments discutables chez le général, est-il de Montcalm? L'éditeur n'en doute pas un instant, et cela pour deux raisons : d'abord, certaines pages sont écrites de la main de Montcalm, — 26 environ sur 600 d'imprimées, — outre qu'il a corrigé quelques passages du reste; puis, il se met en scène et parle à la première personne. Néanmoins, pour la reddition du fort Guil-

1. 1799, à la date du 28 juillet, « dont quelques-uns quittèrent ensuite l'armée », d'après Parkman (I, 491). Lévis indique 1,796 sauvages. Bougainville, dans sa lettre du 10 septembre, à Paulmy, confirmée par une longue note marginale autographe de Montcalm à M^{me} Hérault, donne le chiffre de 1,806; le tableau annexe, détaillé, fournirait par addition 1,921 sauvages, mais il semble bien que le copiste ait par erreur ajouté une centaine au chiffre des Hurons du Détroit, 126 au lieu de 26. Mettons, au total, 1,795 à 1,820 sauvages.

2. Lévis, *Journal*, p. 102.

3. Québec, Demers et frères, 1895, in-4°, 627 p. Savoir : *Avant-propos*, p. 7-16; *Journal de Montcalm*, p. 17-617; *Appendice*, p. 621-626. Nous n'avions pas encore ce volume à notre disposition lorsque, en 1895, nous parlions ici de Montcalm et du Canada.

laume-Henry, la première personne est si manifestement Bougainville, que, malgré son irréflexion courante, l'abbé Casgrain n'a pu s'empêcher d'en convenir; ce jour-là, tout au moins, l'aide de camp prend la parole. « Il est à croire que Bougainville avait rédigé ce journal pour lui-même et que le marquis de Montcalm en fit prendre copie par son secrétaire » (p. 42-43). « Il est à croire » est délicieux, l'abbé ayant les deux manuscrits à sa disposition et pouvant s'assurer de ce qu'il en est réellement. S'il avait eu la plus mince conscience de ses devoirs d'éditeur, il eût comparé les deux textes, et, du premier coup, il se fût avisé qu'ils se suivaient très exactement, mot à mot, pour les deux campagnes de 1757 et 1758; que l'un était alors entièrement copié sur l'autre. Or, le manuscrit de Montcalm, sans ratures¹, contient toutes les variantes et corrections du texte de Bougainville, sauf en de très rares endroits où l'on voit qu'il s'agit de retouches insérées beaucoup plus tard dans ce qui était manifestement l'original. La seule différence tenait au soin que prenait le copiste de changer, à l'ordinaire, la personne des verbes, comme si Montcalm prenait lui-même la parole². Cette constatation

1. C'est, du moins, ce qu'a bien voulu me dire M. Léon Lecestre, qui a collationné le texte et la copie faite pour le compte de l'abbé Casgrain.

2. Prenons, par exemple, le passage portant la date « du 7 au 12 août 1758 », dont le fac-similé tiré du manuscrit de Bougainville se trouve reproduit dans l'ouvrage de M. Doughty :

Bougainville.

« J'ai été envoyé par M^r le m^{ie} de Montcalm au m^{ie} de V. avec ordre d'étouffer [mots rayés de *faire cesser*], s'il étoit possible, ce levain de discorde qui fermentoit et qui peut-être auroit nui au bien du service. Ainsi notre général fait encore les avances. L'intérêt public est la règle de ses démarches, et il a sans cesse dans l'esprit ce mot de Thémistocle, frappe, mais écoute, etc... »

Montcalm.

« J'ai envoyé M. de Bougainville à M. le marquis de Vaudreuil, avec ordre d'étouffer, s'il étoit possible, ce levain de discorde qui fermentoit, et qui peut-être auroit nui au bien du service. Ainsi je fais encore les avances; l'intérêt public est la règle de mes démarches, et j'ai sans cesse dans l'esprit ce mot de Thémistocle : « Frappe, mais écoute. » etc... » (p. 429).

Le Journal de Montcalm devient tout simplement ridicule, si on le prend ici pour l'expression de sa pensée. L'abbé Casgrain a, dès lors, beau jeu à lui reprocher son aigreur de caractère. Mais, ne fût-ce qu'à ce point de vue, la plus élémentaire loyauté obligeait l'éditeur à étudier sérieusement les deux manuscrits et à se livrer à un travail dont il n'a pas même eu l'idée.

Nous ne pouvons entreprendre à ce propos une critique en règle de la façon dont il a compris et rempli sa tâche; nous dirons seulement que la collation des deux textes lui eût épargné quelques bévues un peu fortes, qu'elles soient dues à sa négligence personnelle ou à celle du copiste de Montcalm. Bougain-

est de la plus haute importance, ainsi qu'on le voit en lisant la note venimeuse dont l'éditeur a fait suivre le journal confié bénévolement à ses mains. Montcalm apparaît, en effet, quelque peu différent, suivant que le journal a été dicté par lui ou copié sur les notes assez vives de son aide de camp fidèle. Ce journal, qui eût été mis au point avant de prendre sa forme définitive, — car le XVIII^e siècle n'eût pas compris notre goût pour le déshabillé des papiers d'archives, — représente en un sens le journal de l'état-major. Je n'irai pas jusqu'à supposer, avec M. Doughty, que Bougainville y a collaboré en 1759; lorsqu'il occupait La Canardière au camp de Beauport, il devait avoir le temps de rédiger encore ses cahiers; mais il a pu les perdre, et je ne puis rien affirmer à cet égard. Après la mort de Montcalm, Marcel semble avoir continué de tenir la plume, ou, sinon lui, un officier que l'éditeur croit attaché à l'artillerie et qui pourrait bien être précisément, à notre sens, Montbeillard, dont nous savons qu'il a laissé des notes journalières favorables à Montcalm, sans pouvoir dire où elles se trouvent.

Pour revenir à l'ouvrage de M. Doughty, les tomes II et III racontent les incidents du siège avec une minutie de traits que l'on appréciera quand on a lu les historiens précédents. Le travail de l'auteur renouvelle le sujet par son abondance et ne laisse rien à désirer, ce semble, dans l'enchaînement des faits. Sans viser à la splendeur littéraire de Parkman, sans essayer de coudre à son récit des *purple patches*, des « lambeaux de pourpre », comme disent les Anglais, l'auteur arrive, par l'accumulation des menus détails, à produire quelquefois une sorte d'impression cinématographique, une émotion d'attente qu'une sobriété plus élégante n'exciterait probablement pas. Malheureusement, l'ardeur américaine avec laquelle il a pressé l'achèvement de l'ouvrage ne lui a pas laissé le loisir de mûrir son plan. Des digressions intéressantes sur les troupes et les officiers qui prirent part au siège interrompent à tort le récit. Les chapitres sur les sauvages (*The Indians*, II, ix), sur la

ville, songeant aux projets fameux de Vaudreuil, a bien écrit : « Quel pot-au-lait! Et sur quelle tête! » Mais Montcalm, s'il est l'auteur de son journal, n'a certainement pas dicté : « Quel pot-au-lait de fer! Quelle tête! » (p. 415). — Et les omissions à rétablir! Qui a supprimé, p. 382, la phrase de Bougainville, regrettant de n'avoir pas à l'armée les miliciens de Montréal : « Nous aurons ceux de Québec, que les Canadiens mêmes méprisent? » Est-ce le copiste ou l'éditeur, soucieux d'épargner les miliciens qui devaient prendre part à la bataille d'Abraham? — Et encore, p. 408, qui a coupé maladroitement le texte, en y insérant un état de l'armée, ajouté en note dans le manuscrit de Bougainville et qui rompt ici le fil des idées? etc.

marine et ses vaisseaux devant Québec (*Mistress of the Seas*, III, iv), sur l'armée anglaise et sur chacun des régiments qui figurent à l'armée de Wolfe (*The thin red Line*, III, v) auraient dû être insérés au commencement du second volume, parmi les préparatifs de la campagne de 1759¹. Sans insister sur cette insuffisance de composition et sans entrer dans le récit même du siège, nous indiquerons les deux ou trois points essentiels sur lesquels M. Doughty se propose de nous apporter le plus de lumière : l'origine du plan de Wolfe pour débarquer au Foulon ; l'attitude de Montcalm sur le plateau d'Abraham ; la responsabilité de Vaudreuil et de Bougainville dans la perte de la bataille.

Sur le premier point, une vieille controverse s'est réveillée dernièrement : à qui revient l'honneur d'avoir indiqué le défaut de la cuirasse et signalé l'Anse-au-Foulon comme l'endroit où l'armée anglaise devait prendre pied sur la rive nord du Saint-Laurent ? Déjà Lord Mahon avait eu lieu de défendre, sur ce terrain, la part de Wolfe en réclamant pour lui l'originalité du plan de descente ; et aujourd'hui une lettre du 12 mai 1759, écrite par le jeune général à son oncle Walter, et que nous révèle M. Doughty, montre qu'il avait très bien calculé d'avance les événements de la campagne : « Je compte sur un engagement assez vif au passage de la rivière Saint-Charles, à moins que nous ne puissions, à la dérobée, faire remonter un détachement sur le Saint-Laurent et le débarquer à trois, quatre, cinq milles ou davantage au-dessus de la ville, et lui permettre de s'y retrancher assez solidement pour qu'on ne se soucie point de l'y attaquer » (II, p. 54). Il est vrai que, le 29 août, Wolfe, souffrant, avait proposé aux brigadiers un plan qui supposait le passage du Montmorency et l'attaque directe du camp de Beauport ; à quoi ceux-ci avaient répondu qu'ils préféraient une descente au-dessus de la ville. Et par là s'explique l'erreur des historiens, comme Parkman, qui ont cru que Wolfe avait simplement accueilli et mûri le projet de ses officiers. Mais le débarquement que proposaient les brigadiers devait s'effectuer plusieurs lieues en amont, peut-être même au-dessus de la rivière du Cap Rouge². Il est encore

1. « Relever les défauts d'un ouvrage qui a coûté tant de peine semble une tâche ingrate, d'autant qu'il s'agit ici d'insuffisance de style et d'arrangement plutôt que d'inexactitude historique... D'autre part, au point de vue militaire, on ne saurait avoir trop de détails, si ces détails s'enchaînent méthodiquement et ne viennent point servir de prétexte aux développements rhétoriques et pittoresques. Et, somme toute, à ce point de vue, qui est le principal, l'ouvrage ne mérite que des éloges » (le *Times*, *ubi supra*).

2. « A quatre lieues de la ville », disait l'amiral Holmes (II, 248). — Nous

vrai que, le 2 septembre, Wolfe écrivait au ministre que, tous étant d'accord à ce sujet, il avait acquiescé à leur idée. Mais, trois jours avant le moment décisif, ayant recouvré ses forces et repris son énergie, lui-même opéra une reconnaissance, choisit son point d'attaque et le garda si secret que, le 12 au soir, les brigadiers, mécontents, inquiets, réclamèrent des éclaircissements. Ce fut seulement à huit heures et demie du soir, au dernier instant, qu'il leur répondit par lettre le strict nécessaire, en leur rappelant, d'un ton sec¹, que les inférieurs doivent attendre des ordres et ne pas demander d'explications. Wolfe n'était pas homme à laisser amoindrir sa responsabilité ni son autorité, surtout quand il voyait, comme ici, qu'on ne lui accordait pas de confiance sans limites.

A quoi tient pourtant le sort d'une guerre! Wolfe savait par un déserteur que Guyenne ne camperait pas cette nuit-là sur le plateau d'Abraham; et, par une voie semblable, — les désertions étant fréquentes des deux côtés, — il avait su persuader Vandreuil qu'il comptait, cette même nuit, attaquer Beauport, ce qui devait retenir le gouverneur en éveil dans une fausse direction jusqu'au dernier moment (t. III, p. 93-94). Si les Français de garde avaient dès l'abord reconnu les premiers assaillants et fait mine de défendre les hauteurs, Wolfe ne se fût pas aventuré davantage (p. 84). Mais cette résistance que les Français offrirent à peine, et d'ailleurs trop tard, faillit venir de l'ennemi même : les Anglais, se heurtant à leur avant-garde écossaise sur le rebord du plateau, furent sur le point de se fusiller avec elle dans l'obscurité. Peu s'en fallut aussi que, dans l'ombre et la confusion, propices aux méprises, Wolfe, en débarquant, ne tombât victime de ses propres troupes; une pièce fut pointée contre lui, et l'officier allait y mettre le feu lorsqu'il reconnut, tout juste à temps, cette formidable erreur.

connaissions maintenant, outre la réponse des brigadiers, le plan qu'ils y avaient joint et qu'a publié récemment un descendant de l'un d'eux, le lieutenant-colonel Townshend, dans un livre dont le titre indique déjà l'intérêt varié. L'auteur de cet ouvrage, auquel on a reproché une certaine partialité fort naturelle pour son aïeul, n'avait encore pu visiter avant de l'écrire les champs de bataille canadiens, — ce qu'il a fait depuis lors, — comme il avait parcouru les terrains de combat où a figuré Townshend en Europe. Mais, sous la réserve des quelques erreurs qui ont pu s'en suivre, l'ouvrage est d'autant plus utile qu'en outre des documents inédits, il est écrit par un militaire qui a pris part à la guerre du Transvaal et qui possède l'expérience de son métier.

1. « Sans se froisser de ce procédé insolite », dit M. Waddington qui a retrouvé aussi cette correspondance dans les Papiers de Newcastle (p. 304). La lettre nous paraît plutôt « roide ». On la lira dans Doughty (II, 246.)

Quant à Montcalm, on a beaucoup discuté les motifs qu'il put avoir de précipiter l'attaque sans attendre l'arrivée de Bougainville. A cela, M. Doughty répond que le vrai terrain sur lequel, d'après lui, s'est livrée la bataille doit montrer les choses sous un jour différent de celui où on les voyait naguère. Montcalm ne s'est pas trouvé, comme on le croyait, en face des Anglais à découvert sur le plateau qui borde le fleuve; il les a rencontrés beaucoup plus haut, sur un terrain accidenté, en position de se retrancher ou de lui couper la retraite dans la vallée du Saint-Charles. A leur gauche, des maisons où ils pouvaient se fortifier; à leur droite, une petite éminence dont ils étaient déjà maîtres, moins élevée que la hauteur de Claire-Fontaine sur laquelle les Français venaient de déboucher en hâte, mais qui se trouvait par là défilée contre les coups de la ville; devant nos troupes, des buissons et des halliers mêlés d'arbres rabougris qui empêchaient toute formation régulière. Les Anglais avaient déjà une pièce en batterie et devaient bientôt en avoir d'autres tirées de la flotte¹; tandis qu'à Montcalm lui-même Ramezay refusait d'en envoyer plus de trois, — au lieu des vingt-cinq pièces légères qu'il demandait, — sous le prétexte de ne pas dégarnir le front de la place, qui en comptait plus de deux cents, surtout d'artillerie lourde (p. 429). Wolfe, d'ailleurs, avait dissimulé une partie de ses troupes derrière le pli de terrain dont nous venons de parler, où s'élève aujourd'hui la prison. Montcalm pouvait donc se faire illusion sur l'effectif réel des Anglais et craindre que, s'ils obtenaient du renfort, s'ils s'emparaient des hauteurs de Claire-Fontaine, où il se tenait anxieux, la

1. « Montcalm, voyant que nous attendions notre artillerie (que les marins faisaient tous leurs efforts pour nous amener), s'avança et tira le premier » (lettre d'un officier, dans le *Gentleman's Magazine* de déc. 1759, p. 556). — Telle semble bien avoir été la première impression des Anglais pour expliquer la bataille. Et celle des Français aussi la crainte de voir l'ennemi se retrancher; ce qui était, au moins à cet égard, une erreur certaine. Bigot écrivait l'année suivante, le 9 mai 1760 : « M. le ch^{er} de Lévis me marque toute sa peine de voir que l'établissement des batteries ne peut aller plus vite. Elles ne tireront que demain ou après-demain; il faut aller chercher la terre au loin. Jugez si nous eussions eu le temps de secourir la ville, si on ne l'eût rendue qu'en règle; la difficulté que nous avons pour dresser nos batteries occasionnera de blâmer de plus en plus l'empressement que nous avons eu de la rendre. » Je cite cette lettre inédite et significative parce qu'elle a échappé à l'attention de M. Doughty. — Les Anglais confirment que la reddition de Québec, si elle eut lieu par crainte de leurs retranchements, fut bien précipitée, témoin l'aveu de l'ingénieur Mante : « Le 17, à midi, deux ou trois jours avant qu'une seule de nos batteries fût en état de tirer, nous avons reçu du gouverneur des propositions de capitulation (Waddington, p. 331).

situation ne devint très grave. Au surplus, tous ses officiers paraissent avoir été d'avis d'attaquer immédiatement; et Montreuil, qui, plus tard, prétendit avoir soutenu l'avis de temporiser, aurait plutôt, dit-on, proposé de marcher en colonne sur l'ennemi, ce que la nature du terrain rendait impraticable. Sept mois plus tard, en avril 1760, les rôles se trouvaient renversés et la même faute commise au même endroit. Les Anglais, sortis en hâte de Québec, au-devant des Français, se pressaient de les attaquer pour ne leur laisser point le temps de se retrancher; et Murray se faisait battre par Lévis comme Montcalm l'avait été par Wolfe.

Il faut ajouter que, dans cette matinée terrible, Vaudreuil n'avait point facilité les mouvements nécessaires pour faire front aux Anglais. Il avait commencé par défendre aux troupes de Beauport de marcher à la suite de Montcalm. Sans doute, l'amiral Saunders menaçait le camp par la présence de son escadre et la vive canonnade qu'il entretenait depuis l'aube; néanmoins, le jusan l'empêchait de tenter un effort sérieux et rendait une descente au-dessous de la ville de plus en plus improbable¹. Mais, nous l'avons dit ici même, Vaudreuil n'avait jamais cru sérieusement à une attaque du côté du Foulon. C'est lui qui avait donné l'ordre au régiment de Guyenne de se replier sur les lignes de Beauport. On le savait couramment à Québec. Le journal du curé Récher, que vient de publier Mgr Têtu², porte à la date du 12 septembre : « Mercredi, ordre donné par M. de Montcalm, et ensuite révoqué par M. de Vaudreuil, disant : « Nous verrons cela demain », au bataillon de Guyenne d'aller camper au Foulon. » — De sorte que, non seulement Vaudreuil avait fait revenir Guyenne, le 6, et en avait accusé réception à Bougainville qui eût désiré le retenir au Foulon, mais, le 12, quand Montcalm voulait l'y renvoyer, ce fut encore Vaudreuil qui s'y opposa. Le lendemain

1. La flotte anglaise, durant la nuit du 12 au 13 septembre, fit-elle une démonstration devant la côte de Beauport? Le critique « à tête chaude » de la *Revue d'Édimbourg*, « in a highly critical state of mind », le nie en renvoyant aux livres de loch des navires. On a fait venir immédiatement une copie de ces livres au Canada : « Nous avons sous les yeux celui du *Stirling*, et il semble bien prouver que la démonstration eut lieu » (Wrong et Langton, *Rev. of Hist. Publ.*, VIII, p. 56). Autant prouve le livre du *Pembroke*, où se trouvait alors le capitaine Cook; M. Doughty en a publié un extrait décisif dans un petit recueil de comptes-rendus sur son livre.

2. *Bulletin de la Société des études historiques* de Québec, avril-juin 1903. — Récher est le fameux curé qui, plus tard, à la tête de ses fabriciens, commença la guerre contre l'évêque et fut cause que, pendant sept ans, Mgr Briand ne put officier dans sa cathédrale (1767-1774).

matin, il reçoit avec une indifférence relative l'annonce du débarquement des Anglais, retient inutilement une partie des troupes à Beauport et ne se décide à se porter de sa personne sur le terrain qu'en attendant les décharges de mousqueterie qui engagent et terminent presque aussitôt le combat (p. 170). Les Canadiens intransigeants disputent en vain cette conclusion, qui paraît désormais acceptée de tout le monde. Mgr Têtu, s'inscrivant en faux contre le journal de Récher qu'il publie, se retranche derrière la phrase de Montcalm, le 10 septembre : « M. de Vaudreuil a plus d'inquiétude que moi pour sa droite. » — Oui; mais « la droite » signifie tout le haut fleuve et non pas seulement le Foulon. Aussi la lettre de Vaudreuil du 13 septembre au matin, lettre que l'abbé Casgrain avait si adroitement tronquée et que nous avons imprimée tout entière ici pour la première fois¹, a-t-elle porté coup. « Personne ne croyait à un danger sérieux », dit la *Revue d'Édimbourg*, « et, tandis que Montcalm se précipitait pour écraser l'envahisseur, Vaudreuil s'asseyait à sa table pour écrire une lettre banale (*commonplace*) à Bougainville » (p. 153). — Les Canadiens invoquent encore la lettre de Vaudreuil au ministre, en date du 5 octobre suivant, où le gouverneur ment avec une impudence énergique, à distance, pour dégager sa responsabilité : « Je fis rester l'armée au bivouac la nuit du 12 au 13. Je comptais beaucoup sur le bataillon de Guyenne; je le croyais toujours sur la hauteur de Québec, mais M. de Montcalm l'avait rappelé le même jour, à l'entrée de la nuit, sans m'en prévenir². » Mais, en vérité, c'est se moquer que d'opposer aux pièces immédiates, constatant le flagrant délit et que le coupable croyait probablement détruites, une vague justification secrète, adressée au loin, dans le but d'éviter le juste blâme des fautes commises. — « Enfin, s'écrie Mgr Têtu, le fait brutal est là : Montcalm était le général en chef, et c'est lui qui a perdu la bataille des plaines d'Abraham³. » — On ne dit pas qu'il l'ait gagnée, mais seulement qu'il ne l'a point perdue pour avoir négligé, par système, les excellents avis du gouverneur, qui aurait vu « certainement plus clair »

1. *Rev. hist.*, t. LX, janv. 1896, p. 61-62.

2. L'abbé Casgrain a, le premier, cité cette lettre dans l'édition française de son livre, *Montcalm et Lévis*, pour essayer de nous répondre indirectement, et pour appuyer, sans qu'il en diminuât rien, ses accusations contre Bougainville au sujet du bataillon de Guyenne (p. 305). Mais, si Montcalm avait rappelé vraiment ce bataillon au camp de Beauport, ce ne serait donc plus Bougainville qui l'aurait renvoyé ou à qui l'on pourrait faire grief de l'avoir laissé partir! Se peut-il rien imaginer de plus incohérent?

3. *Bulletin*, p. 169.

que lui en cette affaire. Nous n'entendons certes pas incriminer à l'excès la mémoire de Vaudreuil. Il a laissé de fort bons souvenirs à la Louisiane; mais, au Canada, il ne fut pas à la hauteur de sa tâche. Encore le lui pardonnerait-on s'il n'avait, par ses calomnies directes, essayé de rejeter sur Montcalm la part trop évidente de responsabilité qui lui revenait dans notre défaite¹.

Pour terminer par Bougainville, dont l'absence fut si regrettable au moment décisif, on reconnaît qu'il avait scrupuleusement rempli ses instructions. Elles lui enjoignaient de se méfier d'une descente en amont, surtout au delà du Cap Rouge; et c'était bien ce que proposait le plan des trois brigadiers anglais. Le soir du 12, il surveillait donc, entre le Cap Rouge et Saint-Augustin, les Anglais campés en face de lui, à Saint-Nicolas. Il les vit s'embarquer sur les navires de l'amiral Holmes, ce qui devait lui présager un prochain mouvement, dirigé plutôt vers le haut du fleuve; et, l'obscurité venue, il lui était impossible de savoir si les troupes demeuraient à bord ou non. La vérité est qu'elles en redescendirent sans bruit. L'amiral avait mouillé ses navires aussi près que possible de la côte sud, et les barges destinées au Foulon, dans lesquelles débarquaient les troupes, restaient mangées par la terre ou masquées derrière les vaisseaux. La nuit était si sombre que les bateaux, emportés par le courant, commencèrent de glisser et de s'éloigner en silence sans que les lignes françaises postées au nord pussent les apercevoir. Les étoiles brillaient, mais il n'y avait point de lune; et la forte brise du sud-ouest empêchait le bruit de la manœuvre d'arriver aux oreilles des vedettes de Bougainville (p. 96). Ce sont là, dit M. Doughty, des incidents admirablement combinés,

1. Vaudreuil est maintenant accablé par tous les historiens, et non sans justice largement apparente; mais peut-être eût-il pu nous présenter aussi sa défense s'il n'avait été victime d'une inconcevable maladresse de la part de ses héritiers, qui jetèrent au feu son Journal en 1870 pour empêcher les Prussiens de s'en emparer! Comme si une famille aristocratique n'avait pas, en quelque recoin de la France, des parents ou des amis auxquels on eût pu confier ce précieux souvenir! C'est une leçon grave pour les détenteurs de papiers historiques, qui les détruisent ou les laissent détruire, sans songer que tout document a sa contre-partie, qu'elle peut reparaitre d'un moment à l'autre et que peut-être on se prive de la seule arme possible pour en arrêter l'effet. — Le présent marquis de Townshend, qu'il ne faut pas confondre avec son cousin le lieutenant-colonel Townshend, a fait ainsi fermer les portes de son chartrier pour en défendre l'accès aux copistes de M. Doughty, malgré les recommandations qu'ils apportaient. Qu'un accident détruise les archives de Raynham Hall, et la mémoire de Townshend, qui se fit beaucoup d'ennemis au XVIII^e siècle, risquera d'en souffrir d'une irréparable façon.

mais que, du côté français, personne ne pouvait prévoir. Les navires une fois déchargés, Bougainville continua de suivre leurs mouvements. « Cet imbécile » (*this stupid man*), dit un officier anglais, — ignorant que « l'imbécile » obéissait ponctuellement aux ordres de ses chefs, — « se laissa entraîner si loin que ses services furent inutiles au moment de l'action ¹. » Vers neuf heures, la nouvelle du débarquement lui parvint; et telle fut sa diligence qu'il déboucha sur le terrain, d'après le rapport officiel de Townshend, au moment où celui-ci venait de rétablir l'ordre parmi ses troupes, à la fin de la courte escarmouche qui décidait du sort du Canada ².

Nous arrêterons ici cette analyse d'un ouvrage que les historiens ne pourront négliger de consulter, et qu'il serait même impossible de passer sous silence, dans une bibliographie sommaire du sujet. L'auteur y a joint des cartes, plans et planches, dont la reproduction est d'autant plus méritoire qu'elle se heurtait à d'assez grosses difficul-

1. M. Doughty affirme que Bougainville remonta jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, entraîné sans doute par les mouvements trompeurs des vaisseaux déchargés. La *Revue d'Édimbourg*, au contraire, d'après les livres de loch conservés à l'Amirauté britannique, soutient qu'il n'y eut aucun mouvement de navire en amont. Néanmoins, M. Doughty, s'appuyant sur d'autres documents, dont quelques-uns reçus depuis l'impression de l'ouvrage, persiste à croire que Bougainville au moins revenait de la Pointe-aux-Trembles, lorsqu'il apprit la descente de Wolfe au Foulon. (Voir, dans le recueil des comptes-rendus, p. 10, la déposition d'un autre officier anglais.) Ses instructions, en tout cas, lui permettaient et même lui recommandaient d'être toujours plus haut que l'escadre ennemie. — Le colonel Townshend a bien voulu nous faire une remarque dictée par l'expérience et dont nos souvenirs personnels de 1870 nous rappellent trop la justesse. Les fausses nouvelles se répandent si facilement en temps de guerre, — et Wolfe excellait à les faire courir, exaspérant ses officiers par ses changements d'ordres jusque quatre et cinq fois par jour, — des bruits de débarquement anglais avaient dû si souvent parvenir, durant le siège, aux oreilles de nos officiers, qu'ils devaient se montrer un peu sceptiques à la première annonce du succès de Wolfe, si elle ne venait de source officielle.

2. Townshend prit le commandement de l'armée aussitôt la mort de Wolfe, qui eut lieu dès le début de l'action (*Engl. Hist. Rev.*, 1897, p. 762-763). Son rapport est reproduit in extenso dans le *Rapport sur les Archives Canadiennes* de 1898, p. 6. Ce récit officiel du général anglais, qui était mieux placé que les Français se repliant en désordre sur Québec, pour savoir ce qui se passait à l'arrière de son armée, semble décisif. M. Waddington, tout en reprochant à Bougainville une certaine perte de temps, admet qu'il parut sur le terrain dès la fin de l'action; il mentionne néanmoins, comme pour mémoire, l'opinion de Montreuil, préférée naturellement par l'abbé Casgrain, que Bougainville arriva beaucoup plus tard; mais Montreuil n'était guère en situation d'être exactement fixé sur ce détail.

tés, la poste brisant, comme de parti pris, les clichés envoyés d'Europe. Il est telle de ces cartes, avec son papillon à la mode d'il y a cent ans, qui permet d'apprécier la belle cartographie anglaise de la fin du XVIII^e siècle.

La légende s'acharnant sur Montcalm, même bienveillante elle ne laissait pas de lui causer du tort. Depuis une quarantaine d'années, tous les historiens lui prêtaient à son lit de mort une lettre au général anglais, quelque peu ridicule, emphatique, « sensible » à la façon du XVIII^e siècle, telle qu'eût pu l'écrire Diderot général d'armées : « L'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'avaient inspirés, qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir changé de maître. Je fus leur père, soyez leur protecteur. » Mais M. Doughty ne se tint point pour satisfait avant d'avoir retrouvé l'original. Voici cette lettre dernière dans sa calme simplicité, d'après le *fac-simile* que nous avons sous les yeux¹, lettre écrite de la main fidèle de Marcel et signée d'une main ferme par le mourant :

Monsieur,

Obligé de céder Québec à vos armes, j'ai l'honneur de demander à Votre Excellence ses bontés pour nos malades et blessés et de lui demander l'exécution du traité d'échange qui a été convenu entre Sa Majesté Très Chrétienne et Sa Majesté Britannique. Je la prie d'être persuadée de la haute estime et de la respectueuse considération avec laquelle j'ay l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

MONTCALM.

Cette lettre, qui reconnaissait comme d'avance nécessaire la reddition de la ville, a-t-elle influé sur la capitulation ? M. Doughty suppose qu'elle n'y fut pas tout à fait étrangère. Mais nous devons dire qu'il estime devoir diminuer beaucoup la responsabilité de Ramezay, tout en augmentant encore ici la charge de Vaudreuil. C'est une question qu'il appartient aux militaires de trancher, de même que de prononcer sur le rôle de Montcalm pendant la bataille d'Abraham.

M. Doughty avait d'abord l'intention de résumer son travail pour le grand public. Ses fonctions nouvelles ont dû l'empêcher de donner suite à ce projet et d'utiliser ainsi les documents dont il a eu communication ou dont il a connu l'existence trop tard pour les employer dans le présent ouvrage, par exemple les

1. Nous en devons la communication à l'obligeance de M. Doughty.

papiers de Murray, que conserve la famille de ce général, ceux qui se trouvent à Cheltenham, et les lettres calomnieuses de Vaudreuil au ministre, dont, par suite de malentendus, il n'avait encore pu obtenir le texte complet tiré de nos archives lorsqu'il a mis son livre sous presse. Mais, si d'autres découvertes sont possibles, son activité mérite qu'il en ait l'honneur¹, car, si « le temps des partialités », comme disait Voltaire, doit se clore en ce chapitre de l'histoire canadienne, il aura contribué mieux que personne, en réunissant avec une sage équanimité tous les éléments disponibles, à réconcilier les esprits de bon vouloir².

La tâche que se proposait M. Doughty et qu'il n'a pu terminer jusqu'ici, de mettre son livre à la portée du grand public, est, en attendant, remplie d'une façon plus succincte, mais très attachante, par son ami le Major Wood, président de la Société historique et littéraire de Québec. Le Major Wood s'est placé à un point de vue fort original et neuf. Il regarde la Guerre du Canada comme une Guerre maritime, ainsi que doit l'être en principe toute guerre coloniale, dussent les incidents de la lutte se dérouler en plein continent. On

1. Aux Canadiens qui prétendent que plusieurs documents publiés par M. Doughty étaient connus, utilisés ou même imprimés depuis longtemps, M. Dionne a répondu par un mémoire qui montre combien les textes en ce cas, mis auparavant à la disposition du public, étaient fautifs ou tronqués (*The Siege of Quebec and the Battle of the Plains of Abraham, A Reply to the Editor of OLD AND NEW*. Québec, Dussault et Proulx, 1903).

2. Les petites erreurs et fautes d'impression dans les noms propres sont assez nombreuses. Le jeune écervelé qui nous fit perdre la bataille de Dettingen était un *Gramont* et non un *Grammont* (I, 10). En général, les auteurs de ce livre conservent ou suppriment la particule nobiliaire sans se conformer à l'usage français; et, comme tous les Anglais, ils ne comprennent pas notre emploi de l'article dans les noms de personnes ou de pays, exemple : *Rochelle* pour *La Rochelle* (I, 80). — Relevons encore : I, 80, *Chattelailon* pour *Chatelailton*; 121, *Duncourt* pour *Drucour*; II, 27, *la Roche-Beaucour* pour *la Rochebeaucour*; 43, *Corpon* pour *Corpron*; 71, pourquoi cette habitude singulière des Anglais de dire toujours ironiquement « la belle France » pour la France, de même que certains libéraux disent toujours « les bons Pères » en parlant des jésuites? Ce sont des expressions inconnues de ceux auxquels on les attribue. — Et aussi, p. 127, *sieur Courval* pour *le sieur Courval*; III, 2-3, *Létandeur* pour *L'Étendure*; *L'Tonnant* et *L'Intrépide* pour *le Tonnant* et *l'Intrépide*; 41-42, *de Jonquière* pour *La Jonquière*; 44, *trival* pour *trivial*; 67, *Yeverdun* pour *Yverdun*; 177, *Ancienne Lorette* pour *Vieille Lorette*; 258, *M. Lusignan* pour *M. de Lusignan*; 272, *Parfourne* pour *Parfouru*; 274, *Bellecour* pour *Belcour*. — L'appréciation donnée sur Bellecombe qui, plus tard, eut à combattre dans l'Inde son vieux adversaire du Canada, le colonel Munro, nous semble très injuste.

sait que nos officiers furent très surpris au Canada de voir toutes choses s'y traiter comme à bord d'un navire; et, de nos jours encore, le langage canadien conserve, jusque dans le terre à terre de la vie courante, — si nous osons le dire, — une saveur nautique dont le Major Wood nous offre de piquants exemples¹. Ce point de vue ne contredit pas celui, que nous avons dit en commençant, de la *Revue d'Édimbourg*. Le résultat de la Guerre du Canada, simple épisode de la Seconde Guerre de Cent Ans, comme l'appelle le professeur Seeley, dépendait surtout de considérations maritimes. Le but du gouvernement anglais, de nous expulser de l'Amérique du Nord, s'atteignait aussi bien en utilisant sa prépondérance maritime pour attaquer les côtes de France et jeter des troupes en Allemagne. Si, durant les heures critiques de 1905, la guerre eût éclaté entre la France et l'Allemagne actuelle, avide de débouchés coloniaux, pour la question du Maroc, le fait que la lutte se serait surtout poursuivie sur notre frontière d'Alsace-Lorraine n'aurait pu donner le change sur les intentions des Allemands, qui sont moins de nous retrancher une nouvelle province que de nous confisquer nos colonies et d'enlever en même temps à l'Angleterre, grande rivale maritime, notre alliance éventuelle.

Il importe de bien saisir, ajoute le Major Wood, que la situation de l'Angleterre lui assurait ici la supériorité. Contrainte de vivre de la mer, par la mer, et d'y porter toute sa défense, au point que, si la Manche se desséchait subitement aujourd'hui, l'Angleterre serait obligée dès demain de recourir à la conscription, — sa marine militaire protégeait indéfiniment sa marine marchande, et sa marine marchande recrutait indéfiniment sa marine militaire. Au début d'une campagne, la France, mettant toutes ses ressources en œuvre, obtenait d'abord l'avantage; mais elle ne pouvait renouveler son personnel, parer au déficit d'hommes qui ne tardait guère à se produire. Et, comme le service de la marine anglaise, militaire ou marchande, ne péchait point par la douceur des mœurs, les marins qui survivaient à ce régime presque infernal représentaient par sélection un choix de sujets absolument hors ligne, comme résistance physique et connaissance du métier². Rien de saisissant à cet égard comme l'étonnante montée du Saint-Laurent par l'escadre anglaise amenant Wolfe et ses troupes, en 1759. Jervis, le futur Lord Saint-Vincent, et le capitaine Cook tenaient la tête, précédés d'une ligne d'embarcations en vedette pour opérer des sondages. Les habitants, accourus au signal des bûchers allumés

1. P. 25-26.

2. P. 96 et suiv.

sur les promontoires, assistaient stupéfaits à la manœuvre de ces vaisseaux inconnus, qui, malgré les courants capricieux et l'absence de pilotes, évitaient les bas-fonds et successivement viraient de bord avec une magnifique aisance en des passages étroitement resserrés, comme s'ils manœuvraient au large. Devant le Bic, le vaisseau de tête hissa les couleurs françaises, aux acclamations des Canadiens, qui attendaient sur le rivage; mais, quand le pavillon de France fut amené pour être remplacé par celui d'Angleterre, un prêtre qui suivait la scène d'un regard anxieux tomba mort de saisissement, comme devait tomber raide mort, cinquante ans plus tard, en 1809, devant le portail de la cathédrale, à Saragosse, un pauvre curé de campagne, accouru tout incrédule en apprenant la prise de la ville, et qui voyait maintenant les Français camper aux pieds de la Très Sainte Vierge del Pilar. — « C'est la formidable puissance maritime de l'Angleterre qui a transformé d'un seul coup toute la Guerre d'Amérique, qui, d'une suite incessante d'incidents de frontières, a fait la partie intégrante d'une lutte séculaire et mondiale... La marine anglaise avait uni les Sept Mers en une trame colossale, où se jouaient sans arrêt, à la façon de navettes, des myriades de navires marchands, circulant en tous sens et fabriquant le tissu de ce commerce universel qui gouverne les marchés du globe... C'est ainsi que l'Angleterre eut pour frontières les rivages de ses ennemis. » Et, tandis que Montcalm attendait le coup final, isolé dans la Nouvelle-France comme au bout d'un immense et triste désert, « la victoire décisive de Hawke dans la Baie de Quiberon donnait à l'Angleterre son titre incommutable à la souveraineté du Canada, de par la suprématie des mers qui lui appartient¹. »

Mais Quiberon est un lieu fatidique; on oublie trop qu'avant de devenir le tombeau des espérances royalistes, il devait voir la France saluer au nom de l'Europe, pour la première fois, le pavillon des Insurgents américains et la naissance d'un nouvel État qui ne laissera sans doute plus indéfiniment aux Anglais l'Empire des Océans : *Ceci vengera cela*, eût dit Victor Hugo².

1. P. 309-310. — Notons en passant que l'important ouvrage de M. Lacour-Gayet sur *la Marine militaire sous Louis XV* ne contient pas le récit de tous les engagements survenus entre navires anglais et français. Ainsi, nous n'y avons pas trouvé l'histoire du *Diadème*, commandé par M. de Breugnon et attaqué par les Anglais en mai 1760, au moment où il conduisait le futur contrôleur général de Clugny, comme gouverneur à Saint-Domingue.

2. Le Canada, toutefois, ne fut conservé par l'Angleterre qu'en raison de l'insistance de Franklin, à qui nous ne sommes vraiment pas assez reconnaiss-

Nous ne terminerons pas sans une dernière remarque de l'auteur, qui justifie le prestige de la Guerre du Canada aux yeux du public, à part les conséquences politiques dont elle fut l'origine. « Si l'on songe qu'une division d'infanterie compte aujourd'hui plus d'hommes qu'on n'en vit des deux côtés durant la bataille; et un corps d'armée plus de troupes qu'il n'y en eut d'engagées sur terre et sur mer pendant tout le siège, on peut se demander si l'on trouverait en d'autres rencontres autant d'hommes remarquables réunis en un personnel aussi restreint. Saunders dirigea plus tard l'amirauté avec tact et mérite pendant des années. Lévis et Townshend, chargés d'honneurs en leur pays, moururent avec le grade bien gagné de maréchal. Durrell et Holmes comptent parmi les meilleurs amiraux anglais de la grande époque. Jervis fut à la tête de la marine pendant la crise des guerres napoléoniennes. Bougainville et Cook se partagèrent la découverte du monde en ce temps où s'éveillaient toutes les curiosités¹. Monckton devint un gouverneur marquant de New-York et gagna pour son compte une bataille aux Antilles. Murray fut le premier et le meilleur des gouverneurs de la nouvelle conquête. Et Carleton demeure célèbre, à la fois pour avoir sauvé Québec avec la colonie, en 1775, et gouverné le premier le Canada à titre de gouverneur général. » Si l'on ajoute que les quatre généraux anglais durent, en moins d'une demi-heure, se passer le commandement à tour de rôle pendant cette courte bataille et le quitter pour cause de blessure; tandis que, du côté français, sans parler du général, les trois brigadiers et le plus ancien colonel mouraient en essayant de maintenir leurs troupes, on conviendra que Wolfe et Montcalm eurent un entourage digne d'eux et que cette poignée de héros mérite bien de garder à travers les âges une petite place dans les souvenirs de la postérité².

sants des mauvais tours qu'il nous a joués. Mais, presque jusqu'à nos jours, beaucoup d'hommes politiques continuèrent de s'en soucier médiocrement. — « J'espère, » disait Robert Lowe abordant au club Lord Dufferin, en 1872, au moment où celui-ci venait d'accepter le gouvernement de la colonie, « que vous allez travailler à nous débarrasser du Dominion. » — « Je lui répondis, » ajoute Lord Dufferin, « que je ne tenais certes pas à figurer dans l'histoire comme le gouverneur général qui aurait perdu le Canada. » (Sir A. Lyall, *Life of the marquis of Dufferin and Ava*. Londres, Murray, 1905.)

1. On se rappelle que, par une étrange coïncidence, au nombre des vaisseaux anglais devant Québec, se trouvait le *Centurion* qui venait de faire le tour du monde avec Anson.

2. A corriger, p. 137, *Du Chafferult* pour *Du Chaffault*; p. 155, *Dubrel*, ne

faut-il pas lire tout simplement *Duprat*? p. 180, *Dubois de la Meulière*, M. Doughty écrit *de la Muletière* et M. Waddington *de Milletière*; p. 190, *reproduiront pour ne produiront*; p. 271, *Rochebeaucour* pour *La Rochebeaucour*. — Une seconde édition de l'ouvrage a dû paraître; mais nous ne la connaissons pas. — Dans le volume de M. Waddington, nous relevons, p. 284, *Haldemon* pour *Haldimand*; p. 324, *Bellecour* pour *Belcour* (M. de Belcour eut par la suite une carrière très curieuse et très accidentée, ayant fait partie de la première expédition de Bougainville aux îles Malouines; puis ayant été fait prisonnier par les Russes et expédié en Sibérie pour s'être mis au service de la Confédération de Bar, captivité dont il a publié, en 1776, un intéressant récit, où son étrange prénom de Thisbé se trouve défiguré par les éditeurs en Thesby, ce qui induit en erreur les bibliographes); p. 330, *Daubesp* pour *d'Aubrespy*.

L. B. Sylvain,
Library of Parliament.

